



HAL
open science

De la France des Expositions Universelles au Cambodge d'aujourd'hui : Une nouvelle perspective sur Angkor Vat

Édith Parlier-Renault

► **To cite this version:**

Édith Parlier-Renault. De la France des Expositions Universelles au Cambodge d'aujourd'hui : Une nouvelle perspective sur Angkor Vat. *Zeitschrift fur Kunstgeschichte*, 2021, 84 (2), pp.274 - 280. 10.1515/zkg-2021-2007 . hal-03893338

HAL Id: hal-03893338

<https://hal.science/hal-03893338v1>

Submitted on 10 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la France des Expositions Universelles au Cambodge d'aujourd'hui : une nouvelle perspective sur Angkor Vat.

Michael Falser, *Angkor Wat. A Transcultural History of Heritage*

Berlin/Boston: De Gruyter, 2019, 2 vols., 1150 p., ca. 1.400 illustrations en couleur et en noir et blanc, € 172,95, ISBN 978-3-11-033572-9

Recensé par Edith Parlier-Renault

Comme l'indique son titre, le livre de Michael Falser a pour ambition d'établir les bases d'une histoire transculturelle du patrimoine, à travers le cas du temple sans doute le plus vaste de l'Asie, Angkor Vat. Sur plus de mille pages, assorties d'environ mille deux cents illustrations, et à partir d'un nombre considérable d'archives pour la plupart inédites, l'auteur se penche sur les multiples représentations et mises en scène, visuelles ou textuelles, auxquelles ce monument exceptionnel s'est prêté, englobant souvent dans sa réflexion l'ensemble du site d'Angkor pour interroger la notion même de patrimoine telle qu'elle s'est construite au cours des quelques cent cinquante ans qui vont des débuts de la colonisation jusqu'à aujourd'hui. Inscrit dans la lignée des études postcoloniales menées par des chercheurs comme Homi Bhabha,¹ Tejaswini Niranjana² ou, plus récemment Monica Juneja,³ le livre examine les modes d'appropriation culturelle auxquels le temple et à travers lui l'ensemble du site d'Angkor ont donné lieu, d'abord à la période coloniale, puis dans le Cambodge indépendant, aussi bien de la part de la France que des instances nationales khmères, de puissances asiatiques comme l'Inde ou le Japon ou d'organismes internationaux tels que l'UNESCO. Il se propose ce faisant de remettre en question les catégories traditionnelles de l'histoire de l'art occidentale: à l'ère de la mondialisation, les notions de »pureté stylistique« ou d'authenticité, liées le plus souvent à l'idée de territoires nationaux, mènent à une essentialisation trompeuse des courants et des formes artistiques; de même la patrimonialisation des temples les transforme inéluctablement, puisqu'elle en fait des monuments archéologiques qu'elle soustrait à leur contexte culturel initial, et la restauration des sites n'est

¹ *The location of culture*, New York 1994.

² *Siting translation. History, post-structuralism and the colonial context*, Berkeley, Los Angeles, Oxford 1992.

³ Architectural memory between representation and practice: Rethinking Pierre Nora's *Les Lieux de mémoire*, in: Sengupta, Indra (ed.): *Memory, history, and colonialism. Engaging with Pierre Nora in colonial and postcolonial contexts*, German Historical Institute London Bulletin, supplement No. 1. London 2009, 11–36; Global art history and the 'burden of representation', in: Belting, Hans; Buddensieg, Andrea (eds.): *Global studies. Mapping contemporary art and culture*, Stuttgart 2011, 274–97.

jamais que la reconstitution partielle, hypothétique et conditionnée par l'histoire contemporaine, d'un état antérieur qui échappera toujours à notre perception.

Même si l'on ne souscrit pas forcément à tous les aspects de ce relativisme, la lecture de ce livre extrêmement riche, dense et bien documenté se révèle particulièrement stimulante et offre une approche très nouvelle de l'histoire du patrimoine, qui éclaire aussi l'avènement de la mondialisation. Constitué en un diptyque de deux volumes qui se répondent, l'ouvrage examine successivement les restitutions partielles des édifices d'Angkor en France, puis l'histoire archéologique du site cambodgien lui-même, en soulignant l'interaction et les analogies entre les constructions éphémères des expositions universelles ou coloniales et les travaux menés sur les monuments khmers.

Le premier volume analyse les moyens qui ont permis la translation du temple de l'espace angkorien à celui de la métropole française, dans le contexte d'émulation internationale lié à l'essor du colonialisme. L'auteur met en lumière le rôle essentiel que jouèrent les moulages dans ce processus. Les premiers furent réalisés par Doudart de Lagrée, à la suite de la mission du Mekong initiée en 1866. La rivalité franco-britannique aurait eu pour effet d'en précipiter l'exécution. Une partie d'entre eux furent envoyés à Paris et convertis à la hâte en objets de musées et d'expositions. Le rapport sur la Mission du Mekong fournit ensuite la première documentation illustrée d'ampleur sur Angkor, et contribua à façonner le discours colonial. L'Exposition Universelle de 1867 à Paris initie la carrière d'Angkor Vat en France. Les moulages exposés dans la section réservée aux techniques de reproduction y jouissent d'un statut ambigu, et apparaissent surtout comme un puissant moyen d'exposer et d'assimiler le patrimoine culturel mondial par delà les limitations temporelles et spatiales; ils illustrent aussi la fonction éducative attribuée aux modes de reproduction mécanique par les promoteurs de »l'art industriel«.

Avec la mission de Delaporte (ch. II), qui ramène en 1874 à Paris une abondante moisson de moulages ainsi que 70 sculptures originales soustraites à un site qui était pourtant alors sous la domination du Siam, on assiste à une tentative de translation de plus grande ampleur. Après le refus du Louvre d'accueillir la collection ramenée par Delaporte, c'est le château de Compiègne qui l'abritera et constituera ainsi de fait le premier musée européen d'art khmer. Avec l'exposition de 1878, la collection s'inscrit pleinement dans le programme scientifique et culturel de la France coloniale, où l'essor de l'ethnographie, combinée à l'archéologie et à l'anthropologie, permet d'établir classifications et hiérarchies entre les cultures, et de les insérer dans une perspective

mondiale conforme aux visions de l'Europe. Dans cette optique il ne s'agit plus seulement de reproduire des décors sculptés, mais de recréer leur cadre architectural: la porte d'Angkor Thom réalisée par **Émile Soldi** à partir de sources illustrées est la première reconstitution d'une structure khmère. L'objectif est aussi de faire reconnaître la valeur esthétique de la sculpture cambodgienne, sur laquelle le même Soldi publie l'un des premiers ouvrages qui leur furent consacrés, *Les Arts méconnus*.⁴

Le troisième chapitre examine les pratiques muséologiques en usage aux XIXe et XXe siècles pour les confronter à celles du Musée Indochinois créé par Delaporte au Palais du Trocadéro en 1878. Sont ainsi successivement analysés le *musée des Monuments français* constitué entre 1793 et 1816 pour abriter les œuvres menacées par le vandalisme de la Révolution, le *musée de sculpture comparée* conçu par Viollet le Duc et le musée londonien de South Kensington, ouvert en 1874. La référence aux puissances rivales, l'Angleterre ou les Pays-Bas, est un argument de poids pour appeler la France à »enrichir l'histoire de l'art de l'humanité« en rendant accessibles au public européen les œuvres khmères.

L'Exposition universelle de 1889 donne son titre au chapitre IV qui en analyse les dispositifs et le déploiement spatial. La France est désormais une République coloniale, et l'Exposition met en scène le rapport hiérarchique de la métropole à ses colonies. Même si Angkor est toujours sous l'autorité officielle du Siam, le site est présenté comme partie intégrante de l'empire à travers le premier pavillon à l'air libre qui l'évoque. La *pagode d'Angkor* n'est ni une copie ni une reconstitution mais une interprétation assez libre, qui emprunte sa tour à Angkor Vat, tout en y ajoutant des éléments entièrement nouveaux tandis que d'autres littéralement copiés des décors khmers du Musée Indochinois lui confèrent une authenticité factice.

Aux environs de 1900, la vogue des Expositions universelles atteint son point culminant (ch. V). Dans l'Exposition parisienne de 1900 Angkor Vat trouve place au sein d'une installation panoramique dénommée le Tour du Monde qui transporte le visiteur dans les grands sites archéologiques de la planète, de la Grèce à l'Indochine, à travers un voyage imaginaire transculturel. Les expositions provinciales de Rouen et Marseille contribuent aussi à diffuser l'idée de la »mission civilisatrice« de la France. Celle de Marseille en 1906 fait d'Angkor Vat le monument emblématique de cette vocation. Son *Palais du Cambodge* combine une tour plus ou moins empruntée au Bayon et une galerie inspirée du style d'Angkor Vat, en faisant largement

⁴ *Les arts méconnus, les nouveaux musées du Trocadéro*, Paris 1881.

appel aux moulages de Delaporte. La venue du roi Sisowath et de la troupe du ballet de Phnom Penh qui impressionna tant Rodin préfigure l'avènement de ce type de spectacle à Angkor Vat même.

Après la signature en 1907 du traité par lequel le Siam rétrocède Angkor au Cambodge ou plus exactement au protectorat français, on assiste à un changement radical dans la présentation qui sera désormais faite du site khmer sur la scène française. Les reconstitutions fantaisistes et hybrides cèdent la place à une présentation qui se veut plus rigoureuse, fondée sur l'observation et les conseils des archéologues de l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO) qui oeuvrent sur place. Michael Falser développe dans ce chapitre VI l'une des principales thèses du livre, celle de l'interaction entre les monuments éphémères réalisés à Paris et les restaurations effectuées par les archéologues sur le temple à Angkor, s'appuyant en particulier sur la correspondance entre Commaille, conservateur en chef d'Angkor à l'époque, et Delaval, l'architecte des Bâtiments civils de l'Indochine chargé de la construction du Palais de l'Indochine pour l'Exposition marseillaise de 1922. Si Delaval se réfère pour son Palais aux études et aux descriptions d'Angkor Vat par l'EFEO, la restauration du monument se serait inspirée à son tour de la réalisation de Delaval. Le temple représente à partir de cette période un moment d'apogée de la culture asiatique, et sert de symbole à la puissance coloniale, avant de devenir plus tard celui de la nation cambodgienne. Alors que s'impose à l'exposition parisienne de 1925 (ch. VII) un nouveau modèle architectural international illustré par le *Pavillon de l'Esprit Nouveau* de Le Corbusier et Jeanneret, et que l'authenticité devient une valeur maîtresse (les moulages sont désormais dépréciés), dans les constructions dédiées à l'Indochine, la frontière entre la copie et l'original, l'édifice pérenne et la réalisation éphémère se brouille de plus en plus. À l'Exposition coloniale internationale de 1931, le *Palais du Gouvernement général de l'Indochine* est une copie du massif central d'Angkor Vat aux dimensions encore plus vastes que celle de Marseille, la plus grande transposition jamais réalisée d'un édifice patrimonial asiatique, que l'auteur met en relation, ici encore, avec les travaux menés au même moment sur le site lui-même.

La dernière Exposition universelle française, en 1937 (ch. VIII), traduit l'importance du courant régionaliste qui se substitue au message de progrès industriel et scientifique indéfini porté par les expositions du début du siècle. L'auteur lui consacre une analyse particulièrement approfondie. L'artisanat est valorisé en même temps que les traditions locales des différentes provinces de la métropole et de «la France d'Outremer»; par une sorte d'effet réflexif de la colonisation, la France semble porter sur elle-même le regard qu'elle a pour ses colonies. Dans le Centre colonial l'accent

est mis moins sur le patrimoine architectural que sur le patrimoine vivant. La section indochinoise innove surtout par la place faite aux ateliers où des artisans khmers étaient censés produire des répliques modernes des reliefs angkoriens. Mais le retour au passé se révèle tout aussi utopique dans le cas de la France que dans celui de ses colonies, face à la production industrielle qui s’y développe à la même époque.

Dans l’épilogue de ce premier volume l’auteur analyse la réédition dans différents pays de l’Asie, du Siam de la fin du XIXe siècle à l’Inde contemporaine, de démarches comparables à celles de la France coloniale face au patrimoine angkorien, et principalement à Angkor Vat.

Le second volume est dédié au site d’Angkor lui-même, aux transformations et aux aménagements multiples auxquels il a donné lieu de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu’à aujourd’hui. Son ambition est aussi de définir les contours d’»une histoire transculturelle du patrimoine«⁵. Partant du concept d’hétérotopie tel que le formula Foucault, l’auteur montre qu’à l’instar des expositions évoquées dans le premier volume, Angkor fut soustraite en quelque sorte à son contexte temporel et spatial originel pour devenir dès la colonisation le lieu par excellence d’une »utopie patrimoniale«. Le premier chapitre de ce volume (ch. IX), particulièrement fourni et riche, dessine les grandes lignes d’une histoire critique de l’action menée à Angkor par l’École Française d’Extrême-Orient. L’auteur l’aborde successivement du point de vue de la cartographie, de l’aménagement du site dans son ensemble, et enfin des restaurations architecturales. Les plans permirent de rendre intelligible le site en fonction des critères européens et d’en faire un lieu premièrement archéologique, où la présence des populations locales était pratiquement effacée. Sont ensuite évoqués les dispositifs variés liés à la mise en valeur touristique du site et particulièrement d’Angkor Vat, où ils entraînèrent le déplacement du monastère bouddhique établi devant le temple. Tandis que la création d’un »domaine archéologique réservé«⁶ conçue pour la première fois par Lajonquière est définitivement officialisée en 1930, le *Guide aux ruines d’Angkor* publié par Commaille en 1912⁶ préfigure tous ceux qui suivront; on assiste parallèlement à l’établissement d’itinéraires destinés aux touristes occidentaux, qui amènent à privilégier certains monuments (*Petit et Grand Circuit*). Le troisième volet de ce chapitre IX et le plus fouillé est consacré à la question de la restauration des temples, et propose pour la première fois une périodisation des différentes actions menées sur le site, du point de vue des techniques et des paradigmes adoptés. L’auteur analyse le processus qui entraîna progressivement les archéologues

⁵ Cf. le titre du livre.

⁶ *Guide aux ruines d’Angkor*, Ouvrage illustré de cent cinquante-quatre gravures et de trois plans, Paris 1912.

à passer de la conservation à la restauration puis dans un certain nombre de cas à une véritable reconstruction des monuments. Il contextualise notamment le recours à l'anastylose, revenant en détail sur les échanges avec les services archéologiques néerlandais et la charte d'Athènes (1931) qui la présentait comme une alternative aux techniques de reconstruction jugées trop radicales. L'EFEO parvint à se maintenir non sans difficultés et au prix de pratiques contestables (dons ou vente de certaines pièces à l'occupant japonais ou à d'autres pays) à travers les bouleversements politiques qui accompagnèrent la seconde guerre mondiale et pendant les années qui suivirent. Après l'accession complète du Cambodge à l'indépendance en 1953, Bernard Philippe Groslier s'appuie sur les progrès scientifiques et techniques sans précédent auxquels on assiste alors pour lancer des projets de reconstruction d'une ampleur encore inégalée, dont celui qu'il mène à Angkor Vat. Le chapitre explore son rôle d'intermédiaire culturel entre l'ancienne puissance coloniale et la nation cambodgienne émergente et se penche sur son *Étude inédite sur la Conservation d'Angkor* (1958) dans laquelle l'auteur voit une «utopie patrimoniale en œuvre», qui se voulait une tentative de restitution complète du paysage culturel de l'ancienne Angkor (t.II, 124-129).

La suite de la période postcoloniale est traitée dans les chapitres X, XI et XII et dans l'épilogue qui conclut le volume. Sous le règne de Sihanouk (1953–1970; ch. X), l'avènement d'un modèle culturel national s'appuie largement sur les travaux menés par les Français à Angkor, dans le domaine de l'archéologie mais aussi de l'épigraphie. L'idéologie nationale s'approprie la rhétorique coloniale sur la grandeur de l'héritage angkorien pour la tourner à son profit. Dans le patrimoine historique légué en quelque sorte par les savants français, certains thèmes seront plus que d'autres privilégiés à cet égard: la figure de Jayavarman VII devient une sorte de référence mythique pour Sihanouk, tandis que l'on exalte les réalisations du passé, et notamment le réseau hydraulique sur lequel se serait fondée la puissance khmère, dans la lignée des conceptions de Groslier et en affinité avec les théoriciens antérieurs du «despotisme oriental». Le chapitre examine ensuite l'œuvre de l'architecte officiel de l'état khmer Vann Molyvann et ses emprunts au patrimoine angkorien, en particulier à Angkor Vat, tel que l'avait perçu et mis en valeur les archéologues et architectes français. À ce stade, on assiste à un retour vers le Cambodge du phénomène de translation esthétique dont Angkor Vat avait fait l'objet à la période coloniale. La dernière partie de ce chapitre est consacrée à la promotion de l'héritage angkorien par Sihanouk.

Le chapitre XI retrace le contexte politique des années 70 à 90 pour cerner les étapes et les ressorts du processus qui aboutit, sur fond de guerre froide, et alors que le pays connaît les

moments les plus tragiques de son histoire, à faire d'Angkor un «patrimoine mondial». Cette évolution reflète le jeu des alliances nouées par les divers partis cambodgiens qui se succèdent au pouvoir, alors même que le site demeure un enjeu majeur du discours national, quelle que soit la nature des régimes qui s'y réfèrent. Paradoxalement ce sont les anciens cadres Khmers rouges en exil qui chercheront – et réussiront – à impliquer l'ensemble de la communauté internationale dans la préservation du site.

Le chapitre XII se focalise sur l'action de l'UNESCO entre 1987 et 1993, dont l'auteur reconstitue les étapes à partir des archives de l'institution elle-même, et dont il se montre particulièrement critique, n'hésitant pas à la qualifier de néocoloniale. Après un classement jugé prématuré et hâtif sur la liste du patrimoine mondial en danger, l'internationalisation du site pour une durée indéfinie répond aux souhaits des instances politiques khmères mais achève en fait de déposséder le pays lui-même de son héritage, et ouvre la voie à la transformation d'Angkor en un véritable «parc à thème».

Le copieux épilogue de ce volume 2 examine l'évolution récente du site d'Angkor et développe le parallèle entre la période coloniale et l'époque contemporaine. Le statut de patrimoine mondial conféré au site a abouti à en faire l'objet d'une sorte de «foire internationale» comparable aux expositions universelles du XIX^{ème} siècle, les programmes de conservation et de restauration menés par les divers pays impliqués sous la bannière des institutions internationales faisant écho aux pavillons nationaux des expositions de jadis. L'analyse porte sur les aspects institutionnels et archéologiques, et s'élargit aux projets annexes, de type touristique, menés à la périphérie du site lui-même, qui ont fini par en faire aujourd'hui l'objet d'une commercialisation débridée.

Cette approche transculturelle s'achève donc par un constat assez sombre sur les aspects négatifs de la mondialisation. Les Khmers demeurent les grands absents de l'arène archéologique angkoriennne, en dépit de tous les efforts de réappropriation culturelle déployés par les différents régimes en place, et de la promotion touristique intensive dont ils se sont faits les agents. On peut déplorer avec l'auteur cet état de fait. Faut-il l'attribuer entièrement aux effets de la colonisation puis de l'internationalisation du site? Fondé sur une masse très imposante de documents d'archives, le livre reconstitue quoi qu'il en soit avec acuité toutes les étapes de l'évolution qui précéda. S'il n'évite pas toujours les glissements du jugement *a posteriori*, Michael Falser pointe avec perspicacité les problèmes liés à l'«utopie patrimoniale» telle qu'elle s'est développée à

Angkor et inaugure une nouvelle manière d'en aborder l'histoire. Il ne fait pas de doute que son livre constitue un ouvrage de référence sur la question.

Bildbeischriften :



1 Angkor Vat filmé en 1952. Paris, École française d'Extrême-Orient



2 Reconstitution d'Angkor Vat à l'Exposition coloniale internationale de 1931. Paris, collection particulière

Crédits photographiques : 1 Michael Falser. — 2 © École française d'Extrême-Orient, Paris.